104. Val-Richer, Dimanche 19 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Politique (Angleterre), Politique (France), Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document *est une réponse à :*

 108. Paris, Samedi 18 août 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1838-08-19
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitCeci doit être 104, en numérotant ma lettre d’hier.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°144/177

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 338, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/280-284

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°104. Du Val Richer, Dimanche 19 7 h. 1/2

Ceci doit être 104, en numérotant ma lettre d'hier. Dites-moi si j'ai raison. Je ne vous ai pas regardée jeudi dernier parce que si j'avais tourné les yeux, je serais retourné sur mes pas. Même quand je dois vous revoir, le soir c'est un acte de vertu de vous quitter, accompli à grand peine. J'ai pris ma revanche quatre heures après. Vous aussi, vous ne vous êtes pas retournée quand je vous regardais encore. Je vous ai suivie jusqu'au bout de la terrasse. Vous n'avez pas d'idée comme votre démarche me plaît. J'ai bien pensé que vous n'étiez pas seule. Savez-vous que je deviendrai fier de cette jalousie que j'inspire plus elle sera folle, plus elle me fera honneur. De près, c'est ennuyeux. De loin, c'est glorieux. Donnez m'en quelque fois des nouvelles. Le difficile, c'est d'en parler sérieusement. Je suis bien ici, mieux que partout ailleurs, sans vous. J'ai de la liberté et de la paix. Est-ce que je vieillis ? Je jouis beaucoup de la paix, de la paix dans ma pensée, dans ma maison, dans l'air. Le soleil brille sur mon repos. Mes enfants sont gais.
Pourquoi m'êtes-vous devenue nécessaire ? Vous ai-je dit que mon service de poste venait de recevoir un grand perfectionnement ? Mon facteur m'arrivera une heure plutôt et retournera toujours à Lisieux avant le départ du courrier pour Paris. En sorte que vous aurez toujours ma lettre de la veille. M. Conté a arrangé cela, pour moi. Je lui en tiendrai compte quelque jour. L'allocation du Roi sur le parfait accord de sa famille, et de son ministère, est avidemment une réponse au déjeuner de M. le duc d'Orléans chez M. Foule et à mon dîner chez M. le duc d'Orléans. Je n'en reste pas moins convaincu que M. le duc d'Orléans n'a fait cela que d'accord avec le Roi. La part de la comédie est grande, en ce monde. Je trouve le discours de Lord John excellent, un vrai discours de gouvernement, acceptant la responsabilité sans dissimuler le tort, jugeant et agissant d'ensemble et non en détail. C'est le détail qui perd les hommes et les affaires. Lord John a fait de grands progrès. En tout, je trouve la conduite et la situation des Whigs, c'est à dire de Lord Melbourne et de Lord John, meilleures que je n'attendais. Lord Aberdeen se flatte. La clef de l'avenir ministériel est toujours en Irlande. Les Torys ont tort de prolonger indéfiniment les questions irlandaises. Le Gouvernement Tory de l'Irlande est impossible. Les hommes même simples spectateurs ne supportent plus ce degré d'iniquité et de violence. Je regrette la lettre de Lady Clauricard, et celle de Lady Granville, et même celle de Mad. de Flahaut. Si elle a envie de revenir cet hiver, elle reviendra. La mauvaise humeur est une puissance terrible.

9 h. 1/2
Voilà mon facteur et mon N°108. A ce soir. Je trouve ici en arrivant je ne sais combien de petites affaires à régler. Quatre ou cinq personnes sont là qui m'attendent. Nous reprendrons ce soir notre conversation. Car je veux retrouver dans nos lettres notre conversation. Je veux vous dire tout ce qui me traverse l'esprit, tout … excepté ce qui est tout. à la vérité ceci ne me traverse pas l'esprit.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1471

Adieu. Comment voulez-vous qu’on trouve un ventriloque, un homme qui parle là où il n’est pas ? Aussi, qui a jamais cherché un ventriloque ? Je vais pourtant écrire encore pour essayer de trouver le vôtre. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 104. Val-Richer, Dimanche 19 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-08-19.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1471

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 19 août 1838
Heure7 h 1/2
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024